



Son royaume, Alfredo Bryce-Echenique ne pourrait le localiser ni sur une carte ni sur aucun planisphère, aussi détaillé soit-il. Né au Pérou en 1939, très vite évadé d'Amérique latine pour se soumettre à l'épreuve du « premier monde », ce rejeton de la haute société péruvienne semble avoir vécu partout, enseigné dans toutes les universités, posé ses manuscrits sur tout ce que l'Europe et l'Amérique comptent de tables. C'est pourtant sur une frontière que se situe le véritable séjour de ce migrant sans repos, quelque part autour de la ligne forcément flottante qui sépare la vérité du mensonge, la réalité de la fiction. Nul plus que lui n'use autant et aussi finement de cette démarcation mouvante qui file de livre en livre à travers une œuvre joyeuse et grinçante, cruelle et sans entraves. Rabelaisienne, à sa manière, par la verve ironique et la liberté qui s'en dégagent. Et parfaitement sincère, derrière le rideau de fausses confidences érigées en mensonge officiel.

Qui est-il, ce grand monsieur moustachu aux cheveux grisonnants ? Qui est ce personnage flegmatique dont les propos et la trajectoire personnelle ressemblent parfois si fort à ceux de ses héros ? L'homme et l'œuvre se croisent, se superposent ou s'éloignent dans une série d'entrecroisements qui rendent le jeu difficile à décrypter. Dans *Ne m'attendez pas en avril* (Métailié, 1997), le romancier plantait un collègue britannique du XIX^e siècle au beau milieu du Pérou des années 50. Un vrai bon collègue traditionnel, avec uniforme, cricquet obligatoire et châtiments corporels, le tout surgi des fantasmes de la haute société locale qui désirait endurcir sa descendance. Une farce, à première vue, et pourtant pas du tout. Fils de banquier, petit-fils de président de la République et descendant du dernier vice-roi du Pérou, Alfredo Bryce-Echenique a bien fréquenté ce type d'établissement dans l'enfance.

Alors ? « Mes amis me demandent comment je peux être à tel point dans mes romans sans y être du tout, remarque l'écrivain. En revanche, lorsque j'ai fait paraître un volume de mémoires en Espagne, tout le monde a crié à la fiction. C'est qu'en réalité, j'ai utilisé le même procédé dans les deux cas. » Le procédé



Bryce-Echenique au-delà du réel

Même si ses héros, tel ce professeur insomniaque et affabulateur, ressemblent à l'écrivain péruvien, celui-ci brouille, avec une joyeuse insolence, les pistes de la réalité

en question, Bryce-Echenique le met en œuvre depuis son jeune âge. A l'époque, il détestait la littérature enfantine – accusée de troubler ses cogitations intérieures – et passait de longs moments à se raconter des histoires. « *Toujours, je parlais de la réalité, mais sous un*

angle auquel les autres ne prêtaient aucune attention. A partir de là, j'inventais et mon entourage me traitait de menteur. »

Evoquant sa propre expérience plus que bien des romanciers, Bryce-Echenique la fuit aussi beaucoup plus que d'autres. « *La réalité*

me gêne tellement quand j'écris ! », soupire-t-il. Quelle meilleure échappatoire, dans ces conditions, que d'incorporer le réel pour mieux l'évacuer en le maquillant ? Dans *Noctambulisme aggravé*, l'auteur met en scène un narrateur insomniaque comme il le fut lui-même,

professeur d'université, installé à Montpellier tout à fait comme Bryce-Echenique dans les années 80. Autour de ce canevas, il a bâti un véritable roman, c'est-à-dire une œuvre de pure fiction.

Tout se passe comme si la réalité présentait de graves insuffisances qu'il s'agirait de combler. Non que Bryce-Echenique se refuse à voir le monde autour de lui, bien au contraire. Au sortir de ses collèges bourgeois, par exemple, rien ne lui fut plus profitable que de « *débarquer au Pérou pour la première fois* » en fréquentant l'université publique de Lima. « *J'ai découvert alors que des Noirs pouvaient fréquenter l'enseignement supérieur. Pour moi, c'était très inattendu* », se souvient-il, pince-sans-rire. Mais l'écriture est une autre affaire. Une affaire qui l'a saisi au seuil de l'âge adulte, au point de le pousser hors du Pérou pour échapper à son milieu et ne pas risquer de devenir un écrivain du dimanche.

A Paris, où il s'installe d'abord,

Raphaëlle Rérolle

pas une ligne ne lui vient. L'écriture n'est encore qu'un désir pour celui qui n'a jamais rien produit, « *même pas des poèmes d'adolescent* ». Au bout de quelque temps, il se rend en Italie, à Pérouse, où il commence enfin la rédaction de ce qui deviendra *Je suis le roi* (1). « *Ce fut, dit-il, un moment d'émotion incroyable. Je pleurais en me disant "tu ne t'es pas trompé, tu es un écrivain, tu n'as pas menti"* ». Ce livre marque le début d'une œuvre adossée à un mécanisme de fabrication littéraire que l'auteur définit comme purement intuitif. Une phrase, une situation, peuvent « *faire bouger des choses qui étaient complètement dans mon système, mais que je n'aurais pas devinées sans cela* », explique Alfredo Bryce-Echenique.

A partir de là, l'auteur « *ajoute du sel et du poivre* » au point de ne plus pouvoir, lui-même, « *séparer les ingrédients du cocktail* ». La réalité se trouve ensevelie sous les broderies de l'imaginaire, de cet authentique mensonge qui dit tant de celui qui le profère : « *Le lecteur peut tout savoir de mon histoire, pas tant dans les événements que dans la façon de la raconter* », affirme le romancier. La forme importe donc plus que les faits, comme le montre *Noctambulisme aggravé*. Dans ce roman dont la plus grande partie se joue à Montpellier, les lieux privés ou publics sont mentionnés sans description précise. « *Avant de commencer, j'ai ouvert une carte de*

la ville mais je l'ai refermée aussitôt, souligne Bryce-Echenique. Je préférerais inventer. »

L'invention représente d'ailleurs à la fois le symptôme et l'exutoire de Max, le narrateur qui se livre à des affabulations pour tenter de vaincre ses insomnies. L'histoire est racontée depuis le lit d'hôpital où ce professeur d'université dicte à l'une de ses anciennes étudiantes le récit des mois sans sommeil qui l'ont mené aux abords de la folie. C'est une peine de cœur qui a conduit Max, « *le monstre imaginaire et douloureux* », sur ces versants dangereux que Bryce-Echenique connaît pour les avoir visités. « *L'insomnie est une maladie épouvantable, souligne l'auteur, la seule dont on tombe amoureux, que l'on alimente sans cesse car elle engendre une lucidité sans pareille, une activité mentale disproportionnée.* »

Alfredo Bryce-Echenique a construit son roman autour de cette dépendance et d'autres aussi. Ses personnages, pour beaucoup,

sont tributaires de substances (alcool, drogues) ou de leurs semblables. Et vic-

times de ce que Max appelle « *le syndrome de l'éternel retour* », capable de les ramener en boucle vers ce qui leur fait du mal. Seul l'oubli peut libérer, mais voilà : transformer la mémoire en passé n'est pas à la portée du premier venu. « *Il n'y a rien en effet d'aussi involontaire que la mémoire* », constate le narrateur. Dans la guerre qu'ils se livrent les uns aux autres – les mots « *front* », « *bataille* », « *attaque* » et autres « *coups d'Etat* » sont souvent utilisés – les acteurs de cette tragédie n'obtiennent la grâce qu'au prix de sérieux renoncements.

Rien de vraiment dramatique dans tout cela, ou plutôt, rien de larmoyant. L'écriture de Bryce-Echenique semble s'y refuser, comme par un phénomène d'allergie. Tout du long, le texte est drôle, allègre et même d'une hilarante férocité lorsque le narrateur entreprend de décrire certains de ses semblables. Le portrait de l'exilée latino-américaine professionnelle est à ce titre une véritable réussite, aussi réelle que la meilleure des fictions.

(1) éd. Luneau Ascot, 1980.

NOCTAMBULISME AGGRAVÉ (Reo de nocturnidad)
d'Alfredo Bryce-Echenique.
Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Jean-Marie Saint-Lu,
éd. Métailié, 262 p., 115 F
(17,53 €).

Jacques Le Goff ou la faim de l'Histoire

Des historiens illustrent la démarche du médiéviste, dont on a réuni les principaux essais

L'OGRE HISTORIEN

Around de Jacques Le Goff
Textes rassemblés
par Jacques Revel
et Jean-Claude Schmitt.
Gallimard, 360 p., 120 F (18,29 €).

UN AUTRE MOYEN ÂGE

de Jacques Le Goff.
Gallimard, « Quarto », 1 400 p.,
150 F (22,86 €)
(en librairie le 22 janvier).

C'est un genou à terre que Jean de Joinville remit au futur Louis IX en dépôt précieuse la parole de son bisaïeul le roi Louis IX, compagnon de sa jeunesse élevé depuis sur les autels. Si la pose n'est pas de mise pour les auteurs du collectif qui accompagne la reprise en un gros volume des principaux essais de Jacques Le Goff, nul doute que l'émotion est comparable pour ces proches qui ont tenu à « inventer » un genre nouveau pour dire leur attachement et leur fidélité intellectuelle à l'un des plus grands médiévistes contemporains. S'il ne s'agit pas de « mélanges » adressés à un collègue au sortir de sa charge, c'est que chacun a tenu à livrer un témoignage concret, proche du travail

d'atelier, de l'influence de la démarche de Le Goff ou des fruits de son compagnonnage.

L'historien qui vient de fêter ses soixante-quinze ans mérite bien ce « portrait chinois », où les regards croisés déterminent assez justement la figure de l'intellectuel – n'osa-t-il pas dès 1957 cet « *anachronisme créatif* » pour faire du nouveau groupe social un objet d'étude à part entière ? –, au titre gourmand

Philippe-Jean Catinchi

inspiré par Marc Bloch. Ses terres d'élection, choisies tant par crainte de l'aridité antique que de la luxuriance moderne, Jacques Le Goff les a inlassablement parcourues, en frère de cet *homo viator* doublé d'un pénitent qui incarne l'« homme médiéval ». Mobile dans ses curiosités, insatiable dans ses appétits, le médiéviste a su interroger les paysages réels et imaginaires, esquissant une cartographie mentale d'un monde qui bascule, quand la société chrétienne, longtemps réticente, se convertit au tournant du XII^e siècle au monde terrestre. Contempteur avisé des leçons traditionnelles, l'homme a procédé par touches minutieuses, d'où le nombre considérable des articles et essais tardive-

ment réunis (*Pour un autre Moyen Age*, 1978 ; *L'Imaginaire médiéval*, 1985), de préfaces aussi, malheureusement dispersées mais dont *L'Ogre historien* propose une liste quasi exhaustive, qui disent l'acuité singulière d'un érudit qui repère, distingue et s'efforce d'imposer la pensée d'autres chercheurs. Des deux exceptions – majeures – seule *La Naissance du Purgatoire* (1981) figure dans le « Quarto ». Tentation atypique d'écriture d'un « *phénomène de mémoire* » déguisé en biographie, *Saint Louis* (1996) relève pourtant de la même démarche, cette exploration des paysages sensibles qui dessine une histoire concrète de l'imaginaire.

Convaincu de l'étendue du spectre des durées, qu'il a hérité de la réflexion braudélienne, Le Goff entend faire dialoguer entre elles des options contrastées. Pour cela il accueille, enthousiaste, les apports de l'ethnologie et de l'anthropologie, qui ouvrent à ce temps lent, presque immobile, des sociétés réputées « sans histoire » tant l'implicite dérègle les usages. Reste à se concentrer sur le cadre de toute expression sociale, bien moins institutionnel que mental. Là l'« homme de métier » observe l'Homme en

posture, recense les objets de la civilisation matérielle, tente de retrouver et de décoder les rituels, d'entendre les *mirabilia* et *exempla* dont les sermons alimentaient à l'oral la conscience culturelle.

On retrouvera dans *L'Ogre historien* de belles illustrations de la « *démarche Le Goff* » avec Christiane Klapisch-Zuber, Jacques Berlioz et Marie Anne Polo de Beaulieu, Jérôme Baschet et Jean-Claude Bonne. La forte réflexion d'Alain Boureau, la belle contribution de Michel Pastoureau ou le passionnant bilan esquissé par André Vauchez, ne feront pas négliger les superbes témoignages de Krzysztof Pomian et Pierre Nora ou l'extraordinaire entrée en matière de Jean-Claude Schmitt qui nous ouvre l'intimité du séminaire du maître – que tous ou presque ont fréquenté – avec pudeur et tendresse. Avec Louis Marin et Daniel Fabre, l'ouvrage se ferme sur un clin d'œil à la figure de l'ogre, à la croisée des disciplines chères à Le Goff. Mais le temps n'est aux bilans et ceux qui connaissent les beaux textes du médiéviste sur la lente requalification du rêve se réjouiront de lire en final du « Quarto » ses articles récents sur le rire : le jeu se perpétue avec une audace et une liberté qui font signature.



